

qui l'avait amenée. Tout dans le récit de cette intrigue, qui fut courte, mais que les deux coupables n'oublièrent jamais, amenait à conclure que l'empereur des Français avait expérimenté, une fois de plus, que les fantaisies de l'amoureux instantané ne rencontraient pas plus de résistance que le génie du capitaine. Quoiqu'il en soit du fond de ce roman local, longtemps après, la Charte périmée et le roi Louis-Philippe régnant, parti du quai Malaquais et de l'hôtel de Bouillon, un cortège nuptial se dirigeait vers l'antique abbatale de Saint-Germain-des-Prés et, dans la double haie des curieux, on nommait les représentants de la haute finance et des membres de l'aristocratie étrangère ; la fille de Napoléon et de M<sup>me</sup> Pellapra épousait M. Alphonse de Chimay et devenait la belle-fille de M<sup>me</sup> Tallien. Tels sont les jeux du destin, telles les aveugles combinaisons d'un hasard qui déconcertent autant nos prévoyances que les syllogismes d'une fragile et orgueilleuse moralité.

Ne taisons pas néanmoins, avant de finir, que cette exquise jeune femme, dont toute l'éducation avait été cruellement désorganisée par le désaccord irréparable de ses parents, qu'elle a raconté avec des accents déchirants, a laissé devant la postérité, en faveur de la mère de son mari un témoignage touchant et sincère, réhabilitation posthume qui plaidera en sa faveur et inclinera vers l'indulgence les censeurs les moins disposés à désarmer. On relèguera le passé dans l'ombre et on comprendra mieux, après avoir lu ses *Mémoires* ou plutôt cette confession, le mot du prince Caraman-Chimay sur sa compagne de trente années : « Elle a été le bon génie de ma maison ».

Jean DE MALIFAUX.

